

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°78



**URSULA
K. LE GUIN :**
DE L'EKUMEN
AUX CONFINS DE TERREMER

Sommaire

► Interstyles

- Ceux qui partent d'Omelas 6
Ursula K. LE GUIN
- Ethfrag 16
Laurent GENEFORT
- Le Mot de déliement 52
Ursula K. LE GUIN

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 64
Le coin des revues,
par Thomas Day 100
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
La vie après la mort, le monde malgré les hommes
par Pierre Stolze 102
- Paroles de Libraire : Cathy Martin
Bédéciné, le bon goût du mauvais genre,
par Erwann Perchoc 106

AU TRAVERS DU PRISME : URSULA K. LE GUIN

- U. K. Le Guin : un parcours,
par Francis Valéry 110
- U. K. Le Guin : un entretien dans *The Paris Review*,
par John Wray 120
- U.K. Le Guin : l'anthropologie et l'archéologie du futur,
par Laure Assaf & Rémi Hadad 136
- Le cycle de « l'Ekumen »,
par Erwann Perchoc & Bertrand Bonnet 142
- « Terremer », le pouvoir des mots,
par Laurent Leleu 152
- U. K. Le Guin : grande dame de la forme courte,
par Bruno Para 158
- Ecrire, c'est traduire le voyage intérieur,
par Olivier Paquet 162
- Il n'y a pas d'âge : Le Guin et les récits pour la jeunesse,
par Erwann Perchoc 166
- Lectures complémentaires :
pour aller un peu plus loin 170
- Discours à la National Book Foundation,
par Ursula K. Le Guin 175

SCIENTIFICTION

- Réveillons un peu la Force,
par Roland Lehoucq & Jean-Sébastien Steyer 176

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 184
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Le procès en dissolution de la Science-Fiction, intenté par les agents de la subculture dominée

Ayant épluché 77 sommaires au plus près, saisi d'un certain malaise qui n'aurait peut-être pas existé dans le cadre d'une fréquentation plus distante, tentons ici d'exprimer un ressenti...

Morganna, l'héroïne de **Morwenna**, après nous avoir décrit une relation difficile dans son enfance avec le monde extérieur, semble nous dire — comme le confirme d'ailleurs l'exergue de Farah Mendlesohn — qu'un jour tout s'éclaire au premier contact avec un frère ou une sœur en Science-Fiction, et que la découverte qui s'ensuit du « milieu » vient définitivement panser toutes les plaies. Je me permets d'en douter au vu de ma propre expérience, évoquée ci-dessous en quelques lignes.

À l'âge de vingt-quatre ans, à la fin des années soixante-dix, j'ai vu soudain surgir Claude Eckerman, la première personne rencontrée à avoir entendu parler de *Fiction*, de *Galaxie* et des textes associés, et il m'a immédiatement affirmé en termes choisis que les auteurs français, ça ne valait pas tripette et qu'il fallait sur-le-champ mettre une croix là-dessus si je voulais continuer à lui adresser la parole. Alain Grousset, qui passait par hasard dans le même couloir, m'a rapidement pris à part pour m'expliquer qu'en dehors du Fleuve noir « Anticipation », tout ça, ce n'était que de la branlette et qu'il urgeait absolument que je recentre mes lectures.

Un peu plus tard, Bernard Blanc, croisé dans un premier festival, m'a montré que tout ce qui sortait du discours politique convenablement pensant était nuisible et devait être réduit au silence, éliminé. Dans la foulée, Alain Dorémieux m'a ensuite confirmé qu'il ne publiait de la SF que sous contrainte, et que ce qui avait de la valeur, finalement, c'était le Fantastique et rien d'autre. Vers le milieu des années quatre-vingt, Emmanuel Jouanne m'a fortement suggéré que la forme primait sur le fond, et que le substrat, ça n'avait guère d'importance. On n'en avait rien à battre et c'était par simple nostalgie qu'on lui laissait une petite place qu'on entendait bien éliminer à terme. Francis Berthelot m'a alors juré que n'avait d'intérêt que ce qui était aux marges, que ce qui ne pouvait se réclamer de rien de précis et n'avait donc pas de nom, « transfiction » n'en étant à l'évidence manifestement pas un. Pendant dix ans, Gérard Klein m'a entretenu de la non-viabilité commerciale du genre, qui allait sous peu disparaître, et soutenu que de toute façon tout était très mauvais, à quelques nombreuses exceptions personnelles près. Au début du nouveau millénaire, Gilles Dumay a rigolé en apprenant que je faisais une différence entre SF et Fantasy. Tout ça c'est la même chose, et plus on mélange, mieux c'est, tiens-le-toi pour dit. Ce qui m'a aidé au passage à formuler la loi de Quarante-Deux : *Any sufficiently advanced science fiction is indistinguishable from fantasy*. Voici un an ou deux, Jérôme Noirez m'a évoqué un sien projet de roman SF, sous-genre qu'il affirmait ne connaître en rien, et que c'était bien mieux comme ça, l'ignorance faisant sa force. Je suis un peu fatigué, j'en oublie certainement, notamment dans le domaine du post-moderne, qui m'a convaincu que tout se valait, que tout était du pareil au même. Effectivement, n'importe qui aurait pu me dire ça, et il apparaît inutile que j'aie un souvenir précis de mon interlocuteur.

Où en étais-je donc ? *A Bifrost*, qui me signifie aujourd'hui deux choses avec insistance, insidieusement même, à moi qui n'ai plus au final grand-chose à lire autrement qu'en cachette, comme dans mon enfance, très exactement : il n'y a de bonne Science-Fiction que celle qui nous décrypte le présent ; il n'y a finalement de bonne Science-Fiction que sans aucune des caractéristiques de la Science-Fiction. Il ne se passe en effet pas un numéro sans qu'il y ait une phrase quelque part, dans un chapô, dans un article ou une critique, qui suggère entre et dans les lignes que la Science-Fiction a un devoir, celui de nous expliquer le réel. Et que si ce n'est pas le cas, elle faillit à sa mission, à son unique raison d'être. Pourtant, moi, quand je lis une histoire d'extraterrestre, c'est une histoire d'extraterrestre que je veux lire, et certainement pas une parabole sur l'altérité qui m'aiderait à mieux comprendre mon voisin de palier.

Si, à l'occasion de cette lecture, j'en viens à commercer plus agréablement avec ledit voisin, c'est tant mieux mais ce n'est pas mon intention première lorsque j'aborde le texte, et si tel est l'objectif initial et manifeste de l'auteur, préexistant malheureusement à l'écriture, je me sens manipulé et non pas éclairé.

Il ne se passe pas non plus de numéro sans qu'il y ait une phrase — ou même plusieurs — quelque part, dans un chapô, dans un article ou une critique, qui vilipende la quincaillerie honnie de la Science-Fiction. Il faut « *bousculer les codes et les genres* », « *s'affranchir des contraintes du genre* », ou mieux « *ne pas relever du genre* » pour avoir droit à un satisfecit. Le pompon étant décroché dans les reportages sur les librairies non pas « spécialisées » en Science-Fiction, mais « cantonnées » à la Science-Fiction. Pourtant, moi, une histoire qui se déroule dans l'espace, qui me parle de voile solaire, qui m'évoque la tapisserie des étoiles et des galaxies, qui me lance vers les profondeurs sans fond de l'avenir, qui m'aide à la transcendance, eh bien, j'ai presque honte aujourd'hui à le dire après tant de rebuffades sur des décennies, ça éveille en moi une lueur de bien-être, ça me sidère.

L'académicien français Angelo Rinaldi affirme à qui veut l'entendre que tout auteur qui s'aventure en SF signale immédiatement sa faillite en écriture, sa médiocrité intrinsèque. Il procède ainsi au procès en dissolution de la Science-Fiction jadis stigmatisé par monsieur K. Cet agent de la culture dominante nous noie dans un immense mépris dont nous n'avons finalement pas trop de difficulté à nous abstraire. Mais si le procès vient de plus et constamment de l'intérieur, si une cinquième colonne nous mine avec insistance et sur la durée, il ne nous reste alors que les violons de l'automne.

Deux univers s'offrent maintenant à moi. Le premier où je passe devant l'immeuble mais sans y voir de lumière aucune. A l'abri, derrière les rideaux de toutes les fenêtres, Eckerman, Grousset, Blanc, Dorémieux, Jouanne, Berthelot, Klein, Dumay, Noirez me montrent du doigt à Rinaldi, qui ricane posté de l'autre côté de la rue, me dénoncent à lui en tant que lecteur de Science-Fiction et exigent que je sois emmené immédiatement au bûcher, ce qui n'a que trop tardé.

Dans le second, Claude, Alain, Bernard, Alain, Emmanuel, Francis, Gérard, Gilles, Jérôme sortent sur le perron pour m'accueillir. En face, Diabolico ne demande pas son reste et s'éloigne dans la longue nuit. Olivier s'avance vers moi, l'éditorial du n° 77 à la main, pour me rassurer : les Français, les francophones ont écrit des textes majeurs ; le Fleuve noir, c'est le socle mais on peut s'aventurer plus haut ; la juste politique ne doit pas s'imposer à tout ; à côté du Fantastique, il existe quelque chose de digne ; la forme, certes, mais le fond également ; le cœur de cible a tout autant d'intérêt ; finalement, ça ne se vend pas si mal et nous sommes très nombreux à atteindre au génie ; oui, la démarche SF, au niveau de la lecture et de l'écriture, ce n'est pas celle de la Fantasy ; on ne peut porter le genre plus loin qu'avec un minimum de culture dans le domaine ; la qualité d'un texte a une importance certaine ; aucun décryptage n'est essentiel ; la littérature générale n'est pas le point de mire ultime de la Science-Fiction. Tout ce que j'ai cru entendre, ce n'était que plaisanteries, jeux sur la langue. J'ai mal compris.

J'aurais dû me manifester plus tôt au lieu de grommeler bêtement dans mon coin. Il désigne la porte, me montre qu'elle est ouverte, me dit que la famille m'attend, qu'Ellen est déjà à l'intérieur, et me demande d'entrer.



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **La Ménagerie de papier**, l'événement SF (et fantasy) qui révèle l'exceptionnel talent de l'auteur américain Ken Liu, l'homme aux prix Hugo, Nebula et World Fantasy pour un seul et même texte (du jamais vu !).



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°79 ; je reçois gratos **La Ménagerie de papier**, 450 pages de vertige pur, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est un enfer. Aussi je m'abonne à compter du n°79, je reçois gratos **La Ménagerie de papier** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas

cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, il était temps !).

Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béliâl'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°79, le 20 juillet 2015.



NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Laurent Genefort
Ursula K. Le Guin*

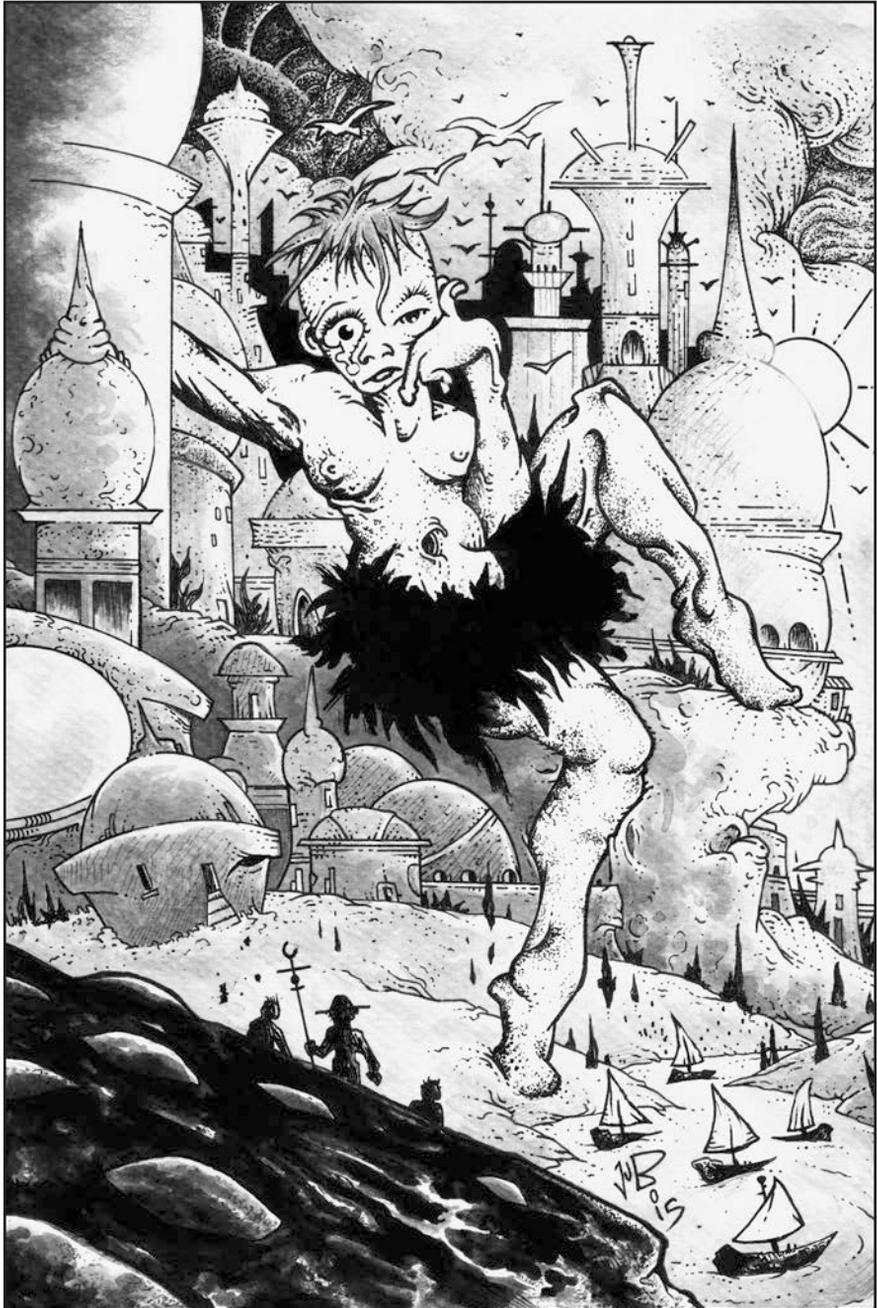
.....

Ursula K. LE GUIN

Lorsque, en 1973, paraît « *Ceux qui partent d'Omélas* » aux États-Unis, Ursula K. Le Guin a 44 ans et est au faîte de son art. Elle a publié *La Main gauche de la nuit*, qui lui a valu son premier prix Hugo trois ans plus tôt, et elle vient de recevoir son deuxième Hugo cette même année 73, pour la novella « *Le Nom du monde est forêt* ». Ses deux cycles majeurs, « *l'Ekumen* » et « *Terremer* », sont lancés, et l'année suivante, en 1974, elle publiera ce qui est peut-être son chef-d'œuvre : *Les Dépossédés* — lui aussi remportera un Hugo, le second de sa carrière catégorie meilleur roman. Ainsi donc sort « *Ceux qui partent d'Omélas* » en 1973, texte qui, oui... se verra également distingué par un Hugo (il faut dire qu'entre 1970 et 1975, Ursula K. Le Guin en recevra... quatre !). Cette brève histoire va très vite devenir une des références de l'auteure, d'aucuns estimant qu'il s'agit là de sa meilleure nouvelle, ni plus ni moins. Un texte classique, en tout cas, édité en France à de nombreuses occasions, mais qui nous a semblé une ouverture obligatoire au dossier du présent numéro tant il symbolise notre sujet. Un récit court, et pourtant très dense, qui porte en lui l'écho de toute une œuvre, donc, et qui, à l'image de l'œuvre en question, transcende les genres...

Déjà publié dans Bifrost :
« Les Voltigeurs de Gy », in Bifrost 25
« Les Os de la Terre », in Bifrost 28

Ceux qui partent d'Omélas



DANS UN FRACAS DE CLOCHES qui fit s'envoler les hirondelles, la Fête de l'Été entra dans l'éclatante cité d'Omélas, qui domine la mer de ses tours. Le long des quais, les gréements des navires scintillaient de fanions. Dans les rues, entre les maisons aux toits rouges et aux murs peints, entre les vieux jardins moussus et dans les avenues bordées d'arbres, devant les grands parcs et les bâtiments publics, les processions s'avançaient. Certaines étaient solennelles : des vieillards vêtus de longues robes grises et mauves, des maîtres ouvriers au visage grave, des femmes souriantes mais calmes, qui portaient leur enfant et bavardaient tout en marchant. Dans d'autres rues, le rythme de la musique était plus rapide, un vacarme de gongs et de tambourins ; les gens dansaient, toute la procession n'était qu'une danse. Les enfants bondissaient de tous côtés et leurs cris aigus s'élevaient comme les vols d'hirondelles par-dessus la musique et les chants. L'ensemble des processions remontait vers le nord de la ville, en direction de la grande prairie appelée les Verts-Champs où garçons et filles, nus dans l'air ensoleillé, les pieds, les chevilles et leurs longs bras souples couverts de boue, exerçaient leur monture avant la course. Les chevaux ne portaient pas le moindre harnachement, à part un licou sans mors. Leur crinière était ornée de rubans argent, vert et or. Ils écartaient leurs naseaux, piaffaient et se pavanaient ; ils étaient très excités, le cheval étant le seul animal ayant adopté nos cérémonies. Dans le lointain, au nord et à l'ouest, s'élevaient les montagnes, encerclant à moitié Omélas dans leur immense étai. L'air du matin était si pur que la neige qui couronnait encore les Dix-Huit Monts brillait d'un feu blanc et or dans l'éclat du soleil, sous le bleu profond du ciel. Il y avait juste assez de vent pour faire flotter et claquer de temps en temps les bannières qui limitaient le champ de course. Dans le silence des larges prés verdoyants, on pouvait entendre la musique serpenter dans les rues de la ville, lointaine, puis plus proche, et s'avançant toujours, présent agréable et diffus de l'air, qui tremblait parfois et s'assemblait pour éclater en un énorme et joyeux tintement de cloches.

Joyeux ! Comment peut-on parler de la joie ? Comment décrire les citoyens d'Omélas ?



Ce n'étaient pas des gens simples, voyez-vous, bien qu'ils fussent heureux. Mais les mots qui expriment la gaieté ne se disent plus beaucoup. Tous les sourires sont maintenant devenus archaïques. Une telle description tend à faire penser à l'apparition prochaine du Roi, monté sur un splendide étalon et entouré de ses nobles chevaliers, ou peut-être allongé dans une litière d'or portée par des esclaves musclés. Mais il n'y avait pas de roi. Ils n'utilisaient pas d'épées, et n'avaient pas d'esclaves. Ce n'étaient pas des barbares. Je ne connais pas les règles et les lois de leur société, mais j'imagine qu'elles étaient très peu nombreuses. Et comme ils vivaient sans monarchie et sans esclavage, ils n'avaient pas non plus de bourse des valeurs, de publicité, de police secrète ni de bombes atomiques. Et pourtant, je répète que ce n'étaient pas des gens simples, des bergers tranquilles, des nobles sauvages ou des utopiens débonnaires. Ils n'étaient pas moins compliqués que nous. L'ennui, c'est que nous avons la mauvaise habitude, encouragée par les pédants et les sophistes, de considérer le bonheur comme quelque chose de plutôt stupide. Seule la douleur est intellectuelle, seul le mal est intéressant. Voilà la trahison de l'artiste : un refus d'admettre la banalité du mal et le terrible ennui de la douleur. Si vous ne pouvez pas les battre, rejoignez leurs rangs. Si cela fait mal, recommencez. Mais louer le désespoir, c'est condamner la joie ; adopter la violence, c'est perdre tout le reste. Et nous avons presque tout perdu ; nous ne pouvons plus décrire un homme heureux, ni célébrer la moindre joie. Pourrais-je en quelques mots vous parler des habitants d'Omélas ? Ce n'étaient pas des enfants naïfs et heureux — bien que, en vérité, leurs enfants fussent heureux. Il s'agissait d'adultes mûrs, intelligents et passionnés, dont la vie n'était pas misérable.

Ô miracle ! Mais j'aimerais pouvoir en donner une meilleure description. J'aimerais pouvoir vous convaincre. Jusqu'ici, Omélas ressemble à une ville de conte de fée ; il était une fois, il y a bien longtemps, dans un pays lointain... Peut-être vaudrait-il mieux vous efforcer de l'imaginer vous-même, en supposant que le résultat pourra convenir, car je ne pourrai certainement pas vous satisfaire tous. Par exemple, qu'en est-il de la technologie ? Je ne pense pas qu'il y ait des voitures dans les rues, ni d'hélicoptères au-dessus de la ville ; certainement parce que les habitants d'Omélas sont des gens heureux. Le bonheur est fondé sur un juste discernement de ce qui est nécessaire, de ce qui n'est ni nécessaire ni nuisible, et de ce qui est nuisible. Si l'on considère la seconde catégorie — celle de ce qui n'est ni nécessaire ni nuisible, celle du confort, du luxe, de l'exubérance, etc. — ils peuvent parfaitement avoir le chauffage



central, le métro, des machines à laver, et toutes sortes de merveilleux appareils que nous n'avons pas encore inventés ici, des lampes flottantes, une autre source d'énergie que le pétrole, un remède contre le rhume. Peut-être n'ont-ils rien de tout cela : peu importe. C'est comme vous voulez. J'incline à croire que les habitants des villes côtières sont arrivés à Omélas, durant les jours qui précéderent la Fête, dans des petits trains très rapides et des tramways à deux étages, et que la gare d'Omélas est le plus joli bâtiment de la ville, bien qu'étant d'une architecture plus simple que celle du magnifique Marché des Fermiers. Mais malgré ses trains, je crains qu'Omélas ne vous semble une cité bien vertueuse. Des sourires, des cloches, des parades, des chevaux, bah ! Alors, ajoutez donc une orgie ; si cela vous paraît utile d'ajouter une orgie, n'hésitez pas. Cependant, ne nous laissons pas entraîner à y installer des temples d'où sortent de magnifiques prêtres et prêtresses entièrement nus, déjà à moitié en extase et prêts à copuler avec quiconque, homme ou femme, amant ou étranger, désirant s'unir avec la divinité du sang, bien que ce fût ma première idée. Mais non, vraiment, il serait mieux de ne pas avoir de temples dans Omélas — du moins, pas de temples matériels. La religion, oui, le clergé, non. Ces jolies personnes dénudées peuvent sans doute se contenter de marcher dans la ville, s'offrant comme de divins soufflés à l'appétit des affamés et au plaisir de la chair. Laissons-les rejoindre les processions. Laissons-les tambourins résonner par-dessus les copulations, laissons les gongs proclamer la gloire du désir, et (ce n'est pas un point négligeable) que les enfants issus de ces délicieux rituels soient aimés et élevés par la communauté entière. Une chose dont je sais qu'elle n'existe pas à Omélas, c'est le crime. Mais que pourrait-il y avoir d'autre ? Tout d'abord, je pensais qu'il n'y avait pas de drogues, mais c'est une attitude puritaine. Pour ceux qui le désirent, la douceur insistante et diffuse du *drooz* peut parfumer les rues de la ville, le *drooz* qui apporte d'abord dans l'esprit et le corps une grande clarté et une incroyable légèreté, puis, après quelques heures, une langue rêveuse, et enfin de merveilleuses visions du véritable arcane et des plus grands secrets de l'Univers, tout en excitant le plaisir du sexe au-delà de toute imagination ; et il n'entraîne aucune accoutumance. Pour ceux qui ont des goûts plus modestes, je pense qu'il devrait y avoir de la bière. Quoi d'autre ? Que peut-on trouver d'autre dans la joyeuse cité ? Le sens de la victoire, certainement, la célébration du courage. Mais, puisque nous n'avons pas de clergé, n'ayons pas non plus de soldats. La joie qui naît d'un massacre réussi n'est pas une joie saine ; elle ne conviendrait pas ici ; elle est effroyable et sans intérêt. Un plaisir



généreux et sans bornes, un triomphe magnanime ressenti non pas contre quelque ennemi extérieur mais en communion avec ce qu'il y a de plus juste et de plus beau dans l'esprit de tous les hommes, et avec la splendeur de l'été sur le monde : voilà ce qui gonfle le cœur des habitants d'Omelas. La victoire qu'ils célèbrent est celle de la vie. Je ne pense vraiment pas qu'ils soient nombreux à avoir besoin de prendre du *drooz*.

La plupart des processions ont maintenant atteint les Verts-Champs. Une merveilleuse odeur de cuisine s'échappe des tentes rouges et bleues des pourvoyeurs. Les figures des petits enfants sont couvertes de confiture ; quelques miettes d'une savoureuse pâtisserie sont emprisonnées dans la barbe grise d'un homme au visage doux. Les jeunes gens et les jeunes filles ont monté leurs chevaux et commencent à se regrouper près de la ligne de départ de la course. Une vieille femme, petite, grosse et souriante, distribue les fleurs de son panier, et de grands jeunes gens les mettent dans leurs chevelures brillantes. Un enfant de neuf ou dix ans est assis à la limite de la foule, seul, et joue d'une flûte en bois. Des gens s'arrêtent pour l'écouter, et lui sourient, mais ils ne lui parlent pas, car il ne cesse de jouer et ne les voit pas, ses yeux sombres perdus dans la magie douce et légère de la mélodie.

Il s'arrête et baisse lentement les mains en tenant la flûte en bois.

Comme si ce petit silence personnel était le signal, une trompette se met tout à coup à sonner depuis la tente qui est placée près de la ligne de départ : impérieuse, mélancolique, perçante. Les chevaux ruent sur leurs pattes élancées, et quelques-uns hennissent en retour. Le visage calme, les jeunes cavaliers caressent le cou de leur monture et la flattent en murmurant : « Doucement, doucement, là, ma beauté, mon espoir... » Ils commencent à former un rang le long de la ligne de départ. La foule qui borde le champ de courses ressemble à une prairie d'herbes et de fleurs agitées par le vent. La Fête de l'Été vient de commencer.

Y croyez-vous ? Acceptez-vous la réalité de cette fête, de cette ville, de cette joie ? Non ? Alors, laissez-moi vous décrire encore une chose.

Dans le sous-sol de l'un des magnifiques bâtiments publics d'Omelas, ou peut-être dans la cave d'une de ces spacieuses habitations privées, il y a une pièce. Sa porte est fermée à clé, et il n'y a pas de fenêtre. Un peu de lumière poussiéreuse se glisse à l'intérieur par les fentes des planches, venant d'une ouverture recouverte de toiles d'araignées, quelque part de l'autre côté de la cloison. Dans un coin de la petite pièce deux balais aux brosses dures, sales, d'une odeur répugnante, sont placés près d'un seau rouillé. Le sol est crasseux, un peu humide au toucher,



comme le sont généralement le sol des caves. La pièce fait environ trois pas de long et deux de large : à peine un placard à balais ou une remise pour les vieux outils. Un enfant est assis dans cette pièce. Ce peut être un garçon ou une fille. Il paraît avoir environ six ans, mais en fait, il en a près de dix. C'est un faible d'esprit. Peut-être est-il né déficient, ou peut-être son imbécillité est-elle due à la peur, à la malnutrition et au manque de soins. Il se gratte le nez et tripote parfois ses orteils ou son sexe, et il reste assis, recroquevillé dans le coin opposé au seuil et aux deux balais. Il a peur des balais. Il les trouve horribles. Il ferme les yeux, mais il sait que les balais sont toujours là ; et la porte est verrouillée ; et personne ne viendra. La porte est toujours verrouillée, et personne ne vient jamais, sauf quelquefois — l'enfant n'a aucune compréhension du temps ou de l'intervalle — quelquefois la porte grince affreusement et s'ouvre, et une personne apparaît, ou plusieurs. L'une d'entre elles peut entrer et frapper l'enfant pour qu'il se lève. Les autres ne s'approchent jamais, mais regardent à l'intérieur avec des yeux effrayés et dégoûtés. L'écuelle et la cruche sont remplies à la hâte, la porte est fermée à clé, les yeux disparaissent. Les gens qui sont à la porte ne disent jamais rien, mais l'enfant, qui n'a pas toujours vécu dans ce placard et peut se rappeler la lumière du soleil et la voix de sa mère, parle parfois. « Je serai sage, dit-il. S'il vous plaît, laissez-moi sortir. Je serai sage ! » Ils ne répondent jamais. Au début, la nuit, l'enfant criait pour qu'on l'aide, et pleurait beaucoup, mais maintenant il n'émet plus que quelques gémissements, « mhmm-haa mhmm-haa », et il parle de moins en moins souvent. Il est si maigre que ses jambes n'ont pas de mollets ; son ventre est protubérant ; il vit d'un demi-bol de farine de blé et de graisse par jour. Il est nu. Ses fesses et ses cuisses ne forment qu'une masse d'ulcères infectés ; il est continuellement assis dans ses propres excréments.

Ils savent tous qu'il est là, tous les habitants d'Omelas. Certains comprennent pourquoi, d'autres non, mais tous comprennent que leur bonheur, la beauté de leur ville, la tendresse de leurs relations, la santé de leurs enfants, la sagesse de leurs savants, le talent de leurs créateurs, même l'abondance de leur moisson et la clémence de leur climat dépendent entièrement de l'affreuse misère de ce gamin.

On explique généralement cela aux enfants lorsqu'ils ont entre huit et douze ans, quand ils sont en âge de comprendre ; et la plupart de ceux qui vont rendre visite au petit reclus sont des jeunes, bien que des adultes viennent encore assez souvent, ou reviennent. Peu importe la façon dont on leur a expliqué, ces jeunes spectateurs sont toujours



choqués et dégoûtés par sa vue. Ils ressentent l'écœurement, auquel ils s'étaient crus supérieurs. Ils ressentent la colère, l'outrage, l'impuissance, malgré toutes les explications. Ils aimeraient faire quelque chose pour l'enfant. Mais il n'y a rien qu'ils puissent faire. Si l'enfant était conduit à la lumière du soleil, hors de cet endroit abominable, s'il était nettoyé, nourri et réconforté, ce serait sans doute une bonne chose ; mais si l'on faisait cela, toute la prospérité, la beauté et la joie d'Omelas seraient détruites dans l'heure qui suivrait. Telles sont les conditions. Echanger toute la bonté et la grâce de chaque vie d'Omelas contre cette simple et minime amélioration : rejeter le bonheur de milliers de gens pour l'éventuel bonheur d'un seul : ce serait laisser pénétrer le crime dans la ville.

Les conditions sont strictes et absolues ; il ne faut même pas dire un mot gentil à l'enfant.

Souvent les jeunes gens rentrent chez eux en pleurs, ou remplis d'une rage contenue, quand ils ont vu l'enfant et affronté ce terrible paradoxe. Ils peuvent le ruminer pendant des semaines ou des années. Mais avec le temps ils commencent à se rendre compte que, même si l'enfant était relâché, il ne tirerait pas grand-chose de sa liberté : un petit plaisir vague de chaleur et de nourriture, sans doute, mais guère plus. Il est trop déficient et stupide pour connaître la moindre joie réelle. Il a vécu dans la peur pendant trop longtemps pour en être jamais libéré. Ses habitudes sont trop sauvages pour qu'il puisse réagir à un traitement humain. En fait, après si longtemps, il serait sans doute malheureux sans murs pour le protéger, et sans ténèbres pour ses yeux, et sans ses excréments pour s'y asseoir. Leurs larmes devant cette cruelle injustice s'assèchent lorsqu'ils commencent à percevoir la terrible justice de la réalité, et à l'accepter. Pourtant ce sont leurs larmes et leur colère, leur tentative de générosité et la reconnaissance de leur impuissance qui sont peut-être la véritable source de la splendeur de leurs vies. Il n'y a pas chez eux de bonheur fade et irresponsable. Ils savent qu'eux-mêmes, tout comme l'enfant, ne sont pas libres. Ils connaissent la compassion. C'est l'existence de l'enfant, et leur connaissance de son existence, qui rend possible la noblesse de leur architecture, la force de leur musique, la grandeur de leur science. C'est à cause de cet enfant qu'ils sont si gentils avec leur propre progéniture. Ils savent que si celui qui est misérable n'était pas là, à pleurnicher dans l'ombre, l'autre, le joueur de flûte, ne pourrait pas exécuter une musique joyeuse tandis que les jeunes et magnifiques cavaliers se placent en ligne pour la course, dans le soleil du premier matin de l'été.



Croyez-vous à eux, maintenant ? Ne vous semblent-ils pas plus réels ? Mais il y a encore une chose à dire, et celle-ci est presque incroyable.

Parfois, un ou une des adolescents qui vont voir l'enfant ne revient pas chez lui pour pleurer ou ruminer sa colère ; en fait, il ne rentre plus chez lui. Quelquefois également, un homme ou une femme adulte devient silencieux pendant un jour ou deux, puis quitte son foyer. Ces gens-là sortent dans la rue et la descendent, solitaires. Ils continuent de marcher et quittent la ville d'Omélas. Chacun s'en va seul, garçon ou fille, homme ou femme. La nuit tombe ; le voyageur doit traverser des villages, passer entre les maisons aux fenêtres éclairées, puis continuer dans les ténèbres des champs. Solitaire, chacun va vers l'ouest ou le nord, vers les montagnes. Ils continuent. Ils quittent Omélas, ils s'avancent dans les ténèbres, et ne reviennent pas. Pour la plupart d'entre nous, l'endroit vers lequel ils se dirigent est encore plus incroyable que la cité du bonheur. Il m'est impossible de le décrire. Peut-être n'existe-t-il pas. Mais pourtant, ils semblent savoir où ils vont, ceux qui partent d'Omélas.

« *The Ones Who Walk Away From Omélas* » © Ursula K. Le Guin 1973.

© Le Béliar' pour la présente édition.

Publié avec l'autorisation de Curtis Brown, LTD.

Traduit de l'anglais (US) par Henry-Luc Planchat.

Traduction © Henry-Luc Planchat.

Parution originale dans *New Dimensions 3*, anthologie dirigée par Robert Silverberg, Doubleday.